

Prologue

CONNOR

Le sang me colle aux mains comme de la résine. J'essaye de ne pas regarder et de ne pas trop réfléchir à la manière dont il est arrivé là. Mais les événements de la dernière heure sont déjà gravés dans ma mémoire, et plus je m'efforce de repousser ces souvenirs aussi loin que possible, plus ils reviennent en force : des yeux écarquillés et remplis d'angoisse, des larmes, de la sueur, un cri déchirant, et puis... le silence.

Happé par l'obscurité, je titube à l'aveuglette à travers la forêt. Les arbres sont si denses que leurs branches me caressent les joues comme des doigts noueux. Le sous-bois bruisse sous mes pas, et au-dessus de ma tête, le vent siffle à travers les feuilles. La lueur du croissant de lune est mon seul guide, mais elle ne cesse de se dérober en jouant à cache-cache derrière les nuages.

Mon cœur bat comme un fou. Mon souffle s'accélère, mais j'ai la désagréable sensation de ne pas avoir suffisamment d'oxygène dans les poumons. En une fraction de seconde, tout ce qui m'entoure vacille et se met à tourner.

Le monde se renverse, le haut remplace le bas, et je n'ai pas d'autre choix que de m'immobiliser. Je m'appuie contre un arbre, priant pour ne pas perdre connaissance et sombrer dans un grand abysse noir.

Je prends plusieurs grandes inspirations. C'est ce que j'ai l'habitude de faire, avant une compétition importante, pour calmer mes nerfs. Mais je ne suis pas en pleine compétition.

Non. C'est tout autre chose.

J'ignore combien de temps je reste là, à attendre de me calmer. Quelques minutes, peut-être, mais elles s'égrènent si lentement qu'elles ressemblent plutôt à des heures. J'inspire une dernière bouffée d'air puis reprends ma course, plus lentement, cette fois.

La forêt est un vrai labyrinthe, opaque et impénétrable. Suis-je encore sur le bon chemin, au moins ? Ou est-ce que je me suis complètement perdu ? La réponse apparaît finalement sous mes yeux lorsque les arbres s'éclaircissent et que les contours de Brynmor se dessinent devant moi.

À la manière dont elle se découpe contre le ciel nocturne chargé de nuages, l'université semble éternelle. Vénérable, puissante. Inébranlable. L'ancien monastère est entouré de solides remparts et de hautes tours rondes. En dehors de l'enceinte se trouvent le complexe sportif et le nouveau campus, construits au fil des dernières décennies. Quelques fenêtres sont encore éclairées, mais le reste de l'université est plongé dans un profond sommeil.

Brynmor...

Je n'ai jamais connu un endroit comme celui-ci. Un endroit où je me sens pleinement à ma place, où je n'ai pas besoin de faire semblant, et où je peux simplement être moi-même.

Et maintenant ? Maintenant, tout cela appartient au passé.

Je m'arrête un instant à la lisière de la forêt. D'un geste, je dégage mes boucles de mon front et je me remets en marche, malgré la peur qui me prend aux tripes. Ce qui m'attend me terrifie autant que ce qui s'est passé dans la forêt.

SAMUEL

Dix mois plus tard

J'ai horreur des adieux, même s'ils sont temporaires. C'est sans doute pour cette raison que j'ai repoussé ma visite à Philipp jusqu'à la dernière minute.

L'établissement où mon frère est hébergé se trouve au cœur d'un vaste parc, à deux pas de l'Alster. Les dernières lueurs de l'été enveloppent la façade d'une lumière dorée. Depuis dix longues minutes, je reste planté devant la portée vitrée, m'efforçant de rassembler mon courage à deux mains pour affronter l'inévitable.

Bon, alors, qu'est-ce que tu attends ? Si tu n'y vas pas, tu prendras ton avion demain sans même lui avoir dit au revoir. C'est ce que tu veux ?

Je m'extirpe enfin – *enfin* ! – de ma torpeur. La porte automatique à double battant s'ouvre dans un doux bruissement, et aussitôt, une odeur de désinfectant assaille mes narines. Je cligne des yeux jusqu'à ce qu'ils s'habituent à la pénombre. Soudain, une voix brise le silence.

— Samuel ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Jutta est assise derrière le comptoir de la réception. Merde. Ce n'est pas Helen qui aurait dû être de service, ce soir ? Elle, au moins, est super cool et ne se formalise pas trop avec les horaires de visite. Ça m'apprendra à avoir autant

tardé à venir. Et si Jutta refuse de me laisser voir Philipp, et qu'elle se met à me faire un sermon sur l'importance des horaires de visite en maison de soins, alors... La simple idée de repartir sans l'avoir vu me glace le sang, et je la refoule au plus profond de mon esprit.

— Salut, dis-je m'efforçant de masquer les émotions qui s'agitent en moi tout en affichant mon plus beau sourire.

Mais Jutta ne se laisse pas duper. Impassible, elle soutient mon regard par-dessus ses lunettes sans monture. Ses lèvres ne forment qu'une mince ligne, et je parie qu'elles ne bougeraient pas d'un millimètre, même si je lui montrais une vidéo adorable de chatons.

— Je...

Je bafouille, hésite un instant, avant de me ressaisir. Ça ne sert à rien de tourner autour du pot, autant lui expliquer les choses franchement. Et croiser les doigts. On verra bien...

— Vous êtes sans doute au courant que je pars étudier en Angleterre, cet automne. Pour tout vous dire, je prends l'avion demain matin, et comme je ne reviendrai que dans quelques mois, je voulais simplement voir mon frère une dernière fois avant de partir.

Jutta, qui jusque-là était restée de marbre, me dévisage maintenant avec un air ahuri, comme si je venais de proposer d'emmener Philipp faire un tour du monde. Sa paupière droite commence à trembler. Qu'est-ce que je dois comprendre ? Que je ferais mieux de tourner les talons et de repartir rapidement avant qu'elle ne me jette dehors elle-même par la peau des fesses ?

Je t'en prie, laisse-moi voir Philipp. S'il te plaît.

Quelques secondes s'écoulent, puis, elle soupire et m'adresse un faible sourire.

— Soit. Je veux bien, seulement parce que c'est toi, Samuel. Mais dans trente minutes, je ne veux plus te voir ici. Compris ?

—Oui ! Oui, bien sûr, je m'exclame sans encore bien prendre conscience de ma chance.

Je traverse les longs couloirs déserts et longe des portes closes. Le bruit de mes pas est étrangement étouffé. Ce n'est pas la première fois que j'ai l'impression que cet endroit absorbe le moindre son comme une éponge. Au bout de quelques minutes, j'atteins enfin la chambre de mon frère. J'entre sans frapper.

Les néons au plafond diffusent une lumière tamisée, et quelques rayons de soleil parviennent à se faufiler à travers les stores baissés. Comme à chaque fois que je viens ici, des doigts invisibles s'enroulent autour de ma gorge et m'étranglent peu à peu. Je m'efforce d'ignorer cette sensation oppressante et m'assieds sur la chaise à côté du lit.

Les yeux de Philipp sont fermés ; à première vue, il a l'air de dormir paisiblement. Mais les nombreux moniteurs et appareils qui bipent doucement en surveillant son rythme cardiaque, son pouls et sa respiration, rappellent que Philipp est plongé dans un état de conscience minimale.

Avant son accident, je n'avais aucune idée de ce que signifiaient des termes comme « état de conscience minimale » ou « syndrome d'éveil non répondant ». J'aurais également été totalement incapable de dire à quelle fréquence une personne doit être tournée pour éviter les escarres, même si on m'avait posé un pistolet sur la tempe. Mais depuis, je suis devenu un vrai expert sur le sujet, même si, très franchement, je m'en serais volontiers passé.

—Salut, c'est moi, je murmure sans attendre une réaction de sa part et en glissant ma main contre sa paume glacée.

Philipp n'est plus que l'ombre du frère que j'ai toujours connu. Avant ça, c'était un sportif, un nageur hors pair qui avait presque réussi à rejoindre l'équipe nationale. Aujourd'hui, il a l'air plus petit, aussi fragile qu'une poupée

de porcelaine qu'il faut manipuler avec soin. L'ombre d'une barbe pousse sur ses joues creusées, et ses cheveux brun foncé retombent mollement sur son visage.

L'étau des doigts invisibles autour de ma gorge se resserre, et, comme à chacune de mes visites, les souvenirs déferlent sur moi comme une pluie battante.

Philipp et moi, assis pendant des heures, à jouer sur sa PlayStation.

Philipp, qui m'aide à faire mes devoirs de maths.

Et mon préféré, le plus heureux de tous : Philipp qui me prend dans ses bras, me serre fort contre lui en me disant qu'il m'aime et combien il est heureux d'être mon frère, le jour où je lui ai avoué que j'étais gay.

Je secoue la tête, comme pour chasser une mouche. Au lieu de me torturer en regrettant tous les bons moments que nous avons passés ensemble, je devrais me concentrer sur ce qui m'attend. Oui, c'est un adieu, mais un adieu auquel je ne peux pas échapper. Après dix mois qui ont été une véritable épreuve, j'ai enfin retrouvé un but. Et celui-ci m'éloigne de Philipp pour me ramener là où tout a commencé : à l'université Brynmor, à l'extrême sud-ouest de l'Angleterre.

Je me penche lentement vers Philipp. Un infirmier m'a dit un jour que les patients en état de conscience minimale étaient capables de ressentir leur environnement. Au début, je trouvais ça assez étrange de parler à Philipp, mais aujourd'hui, ça me semble parfaitement naturel.

—Tu restes là et tu tiens bon jusqu'à ce que je revienne, d'accord ? je dis d'une voix qui n'est guère plus qu'un murmure, rauque et éraillée. Ne fais pas de conneries, et ne pense même pas à arrêter de respirer. Je reviens à Noël. Et d'ici-là, j'aurais découvert ce qui s'est passé. Je te le promets ! Tu m'entends ? Si je ne peux faire rien d'autre pour toi, je peux au moins faire ça.

J'aimerais pouvoir arrêter le temps. Là, maintenant. Parce que je ne suis toujours pas prêt pour cet adieu. Mais les aiguilles de la grande horloge au-dessus du lit avancent à une vitesse cruelle, comme poussées par une force invisible.

Encore un peu plus longtemps. Juste un peu...

Pendant quelques minutes, je me contente de rester assis au chevet de Philipp, à l'observer, en essayant de mémoriser les moindres détails de son visage. Même si Jutta s'est montrée étonnamment compréhensive à l'égard de ma situation, un infirmier ne tardera sûrement pas à se montrer pour me demander ce que je fais là.

—Je reviens bientôt, je souffle en reposant la main de Philipp sur le lit avant de me redresser. Je reviens très bientôt, c'est promis...

Je parviens à sortir de la chambre sans me retourner. Ce n'est qu'une fois dans le couloir, loin des bips insupportables des machines, que je me rends compte que des larmes roulent sur mes joues.

Lorsque je pousse la porte de notre maison à Eppendorf, vers minuit, mes parents sont déjà au lit. Tant mieux. J'ai encore quelques trucs à régler avant qu'ils m'emmènent à l'aéroport dans quelques heures.

Je monte l'escalier sur la pointe des pieds et referme doucement la porte de ma chambre derrière moi. Tout comme ma visite à Philipp, j'ai repoussé la préparation de mes bagages jusqu'au dernier moment. Il ne me reste plus qu'à jeter des t-shirts, des jeans et des sous-vêtements au hasard dans mon grand sac à dos de voyage rapiécé en espérant ne rien oublier de trop important. Dans le pire des cas, Brynmor se trouve à proximité d'une petite ville du nom de St Keyne. Je pourrai certainement acheter là-bas tout ce à quoi je n'aurai pas pensé.

Il est presque deux heures du matin quand je glisse la dernière paire de chaussettes dans l'une des nombreuses poches latérales. Je m'assieds sur mon lit, calé sous la mansarde, mets mon casque et fais défiler ma playlist jusqu'à tomber sur un ancien album de Woodkid. Dès que les premières notes de *Ghost Lights* retentissent, je bascule la tête en arrière et balaie une dernière fois ma chambre du regard.

Avant mon coming out, j'avais souvent l'impression que les murs se refermaient autour de moi, prêts à m'engloutir. Je rêvais de partir. De vivre ma vie comme je l'entendais. Mais maintenant que mon départ est imminent, je suis presque certain que cette routine familière va rapidement me manquer.

Avec nostalgie, je contemple les photos encadrées sur les murs : des souvenirs de vacances, mêlés à des clichés pris avec mon amie Luisa dans un photomaton de la gare centrale. Mon regard glisse sur une vieille batterie sur laquelle j'entasse mon linge depuis quasiment un an, puis jusqu'à mon bureau, où s'empilent des cahiers écornés, une montagne de livres, et les documents pour Brynmor. Sur un fond vert foncé, le logo de l'université se détache fièrement, entouré par la devise *Ad nos respiciamus*. « Nous veillons les uns sur les autres. »

Pendant des mois, j'ai travaillé pour réussir le test d'admission, sacrifiant tout mon temps libre et suppliant mes parents de me laisser partir précisément là où Philipp a eu son accident. Après d'interminables négociations, ils ont enfin fini par céder et par accepter de prendre en charge mes frais de scolarité – à condition, bien sûr, que je sois admis. Obtenir une place à Brynmor, l'une des universités les plus renommées d'Europe – voire du monde – était loin d'être gagné, mais je suis parvenu à

décrocher la mienne. Il n'est plus question de reculer, maintenant. La vibration de mon téléphone me tire de mes pensées et, sous le coup de l'émotion, mon cœur bondit dans ma poitrine : un texto de Luisa. Évidemment. Qui d'autre ?

Luisa : Alors, t'es prêt à aller rencontrer des beaux gosses ?

Je hausse un sourcil, perplexe. Bon, apparemment, on va faire comme si tout allait pour le mieux entre nous, et qu'elle n'avait tout d'un coup plus aucun problème avec le fait que je veuille aller à Brynmor uniquement pour découvrir la vérité sur l'accident de mon frère.

Samuel : Ah ah ! Tu parles ! La dernière chose dont j'aie besoin, c'est d'un autre mec qui se révèle en fait un énorme connard.

Tandis que j'attends sa réponse, je me remémore une énième fois notre dispute. Luisa avait sans doute deviné mes véritables intentions depuis le début, mais jusqu'au bout, elle avait espéré s'être trompée. Et vu la façon dont nous nous sommes disputés, ce jour-là, c'est vraiment bizarre d'échanger des textos avec elle, comme si de rien n'était.

Luisa : Roh, allez, si ça se trouve, ça te fera peut-être oublier Milo encore plus vite. 😊

Mes doigts courent sur le clavier.

Samuel : Nan. Je n'ai vraiment pas l'intention de m'impliquer dans quoi que ce soit à Brynmor.

Luisa : 😊

Samuel : En plus, ce n'est pas comme si j'allais rester là-bas pour toujours...

Je laisse ma tête retomber contre mes oreillers. Malgré tout ce qui s'est passé entre nous, et toutes les conversations que nous n'avons pas eues, je suis quasiment certain qu'elle va me manquer.

Luisa : Si j'étais à ta place, je pense que je n'arriverais pas à fermer l'œil de la nuit.

Samuel : Ouais, c'est exactement ce que je fais...

Luisa : Samuel ?

Samuel : Oui ?

Luisa : En fait, si je t'ai écrit, c'est parce que je voulais te dire quelque chose.

En un éclair, mon estomac se tord.

Samuel : Euh, d'accord.

Quelques secondes plus tard, sa réponse apparaît à l'écran :

Luisa : Fais attention à toi, d'accord ? Et surtout : Ne ! Fais ! Rien !
De ! Dangereux !

Je déglutis. Au moins, Luisa ne me fait plus de reproches. C'est un début. Peut-être même plus que ça. Elle s'inquiète pour moi. Tout comme mes parents. Et pour être totalement honnête, est-ce que je ne réagirais pas exactement de la même façon, si les rôles étaient inversés ? Est-ce que je n'essaierais pas, moi aussi, par tous les moyens, d'empêcher ma meilleure amie de commettre une énorme erreur ? Après tout, si la police de St Keyne n'a pas réussi à clarifier les circonstances de l'accident de Philipp, comment pourrais-je y parvenir ?

J'hésite un instant, luttant contre moi-même pour décider quoi lui répondre.

Samuel : D'accord.

Ce simple mot à peine écrit, je l'efface aussitôt. À la place, je réponds :

Samuel : Je ferai attention à moi. Promis.

Mais avant même d'envoyer ce message, je sais déjà que je préfère rompre cette promesse plutôt que de continuer à vivre dans un brouillard permanent d'incertitude.